



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LES MORTS

SOUFFRANTS ET DÉLAISSÉS

PAR

LE R. P. FÉLIX

Joseph

de la Compagnie de Jésus.



*Prier, souffrir, agir,
pour les âmes du Purgatoire.*

PARIS

C. DILLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR.
du *Message de la Charité*

15, RUE DE SÈVRES, 15.

1860

AU LECTEUR

La dévotion envers les morts n'est pas seulement l'expression d'un dogme et la manifestation d'une croyance, c'est un charme de la vie, une consolation du cœur; et de tous les retranchements que le protestantisme a fait subir à l'intégrité de la doctrine et du culte catholique, le plus étonnant et le plus inconcevable est sans contredit celui qui, en supprimant la prière et le sacrifice pour les fidèles trépassés, brise ce commerce sacré qui nous unit encore après leur mort à ceux que nous avons aimés pendant leur vie. On dirait que la religion prétendue réformée a voulu montrer par cette froide réforme qu'elle n'est pas la religion qu'invoque notre cœur. Qu'y a-t-il en effet de plus suave au cœur que ce culte pieux qui nous rattache à la mémoire et aux souffrances des morts? Croire à l'efficacité de la prière et des bonnes œuvres pour le soulagement de ceux que l'on a perdus; croire, quand on les pleure, que ces larmes versées sur eux peuvent encore leur être secourables; croire enfin que même dans ce

monde invisible qu'ils habitent, notre amour peut encore les visiter par ses bienfaits : quelle douce, quelle aimable croyance ! et, dans cette croyance, quelle consolation pour ceux qui ont vu la mort entrer sous leur toit, et frapper tout près de leur cœur. Si cette croyance et ce culte n'existaient pas, le cœur humain, par la voix de ses plus intimes besoins et de ses plus nobles instincts, dit à tous ceux qui le comprennent qu'il faudrait les inventer, ne fût-ce que pour mettre la douceur dans la mort et du charme jusqu'en nos funérailles. Rien, en effet, ne transforme et ne transfigure l'amour qui prie sur une tombe ou pleure dans des funérailles, comme cette dévotion au souvenir et aux souffrances des morts. Ce mélange de la religion et de la douleur, de la prière et de l'amour, a je ne sais quoi d'exquis et d'attendrissant tout ensemble. La tristesse qui pleure y devient une auxiliaire de la piété qui prie ; la piété, à son tour, y devient pour la tristesse le plus délicieux arôme ; et la foi, l'espérance et la charité ne se rencontrent jamais mieux pour honorer Dieu en consolant les hommes, et mettre dans le soulagement des morts la consolation des vivants !

Ce charme si doux que nous trouvons dans notre commerce fraternel avec les morts, combien il devient plus doux encore lorsque nous venons à nous persuader que Dieu, sans doute, ne laisse pas ces chers défunts ignorants tout à fait

du bien que nous leur faisons. Qui n'a souhaité, lorsqu'il priait pour un père ou un frère trépassé, qu'il fût là pour écouter, et lorsqu'il se dévouait pour lui, qu'il fût là pour regarder? Qui ne s'est dit en essuyant ses larmes près du cercueil d'un parent ou d'un ami perdu : « Si, du moins, il pouvait m'entendre ! lorsque mon amour offre pour lui avec des larmes la prière et le sacrifice, si j'étais sûr qu'il le sait, et que son amour comprend toujours le mien ! Oui, si je pouvais croire que, non-seulement le soulagement que je lui envoie arrive jusqu'à lui, mais si je pouvais me persuader aussi que Dieu daigne députer un de ses anges pour lui apprendre, en lui portant mon bienfait, que ce soulagement vient de moi : Oh ! Dieu bon pour ceux qui pleurent, quel baume dans ma blessure ! quelle consolation dans ma douleur ! »

L'Église, il est vrai, ne nous oblige pas à croire que nos frères trépassés savent, en effet, dans le Purgatoire, ce que nous faisons pour eux sur la terre, mais elle ne le défend pas non plus ; elle l'insinue, et semble nous le persuader par l'ensemble de son culte et de ses cérémonies ; et des hommes graves et honorés dans l'Église, ne craignent pas de l'affirmer. Quoiqu'il en soit, du reste, si les morts n'ont pas la connaissance présente et distincte des prières et des bonnes œuvres que nous faisons pour eux, il est certain qu'ils en

ressentent les effets salutaires; et cette ferme croyance ne suffit-elle pas à un amour qui veut se consoler de la douleur par le bienfait, et féconder ses larmes par les sacrifices ?

Qui donc ne se sentirait heureux de pouvoir se rattacher par un lien de fraternels dévouements à une institution qui aurait pour but spécial d'entretenir dans les âmes la mémoire des morts, et d'en faire sortir pour leurs souffrances un perpétuel secours ? Chaque famille, il est vrai, compte au moins chaque année un jour marqué par le trépas, qui revient pendant quelque temps raviver le souvenir des morts, et provoquer la prière en renouvelant les regrets. L'Église aussi a un solennel anniversaire où elle appelle la chrétienté toute entière au secours des fidèles trépassés ; mais qu'est-ce qu'un jour dans une année ? et combien encore laissent passer ce jour du souvenir et de la prière dans des préoccupations où se perd la mémoire des morts ? C'était donc une bonne et salutaire pensée de créer une société religieuse, mise toute entière et toujours au service de ces morts si tristement oubliés, et d'y rattacher, par un lien plus ou moins étroit, toutes les âmes qui voudraient se vouer à ce service attendrissant.

Nous sommes heureux de faire connaître aux âmes pieuses que déjà cette institution existe. Les religieuses dites les *Dames auxiliatrices des*

âmes du Purgatoire, depuis quelques années, poursuivent cette œuvre de dévouement dans le secret de la Providence qui les protège, et des âmes qu'elles soulagent. Anges de la consolation et de la délivrance, elles prient du fond de leur retraite pour les défunts recommandés à leur charité, et pour ceux-là surtout qui n'ont laissé après eux aucun amour dévoué à leur mémoire, ou dont la mémoire a passé avec leur dernier soupir. Tous ceux qui ont connu ce malheur dans la vie, à nul autre pareil, perdre son père, sa mère, ses frères, ses sœurs : ceux surtout qui ont vu avant l'heure s'évanouir ces joies saintes du foyer qui ne reviennent plus, seront consolés de s'associer à une œuvre qui conspire avec toutes les piétés filiales et toutes les tendresses fraternelles, pour sauvegarder le souvenir et soulager la souffrance des morts. Qui ne souhaitera de se sentir, pour le bonheur de ceux qu'il a aimés, dans cette fraternité du mérite et du sacrifice ? Quelle consolation pour celui qui croit difficilement à l'efficacité de sa propre prière, de savoir que des supplications plus puissantes montent à Dieu pour le soulagement des siens !

Les personnes du monde qui désirent s'associer à cette œuvre de charité sainte peuvent s'unir par la prière et le dévouement aux religieuses qui constituent le centre de l'association. On peut s'y rattacher de deux manières ; ou bien comm

membre simplement honoraire, ou bien comme membre du tiers-ordre qui doit avoir avec l'Institution une union plus intime. La Congrégation des Dames auxiliatrices autorisée d'abord par Mgr Sibour, Archevêque de Paris, et bénie par Notre Saint-Père le Pape Pie IX, vient d'obtenir la faveur de s'adjoindre un tiers-ordre pour étendre et multiplier dans le monde, avec les prières et les sacrifices, les secours qu'attendent d'elles les âmes du Purgatoire; et son Éminence le Cardinal Morlot a daigné récemment recevoir en personne la consécration des premières Dames fondatrices de ce tiers-ordre naissant.

On nous a fait espérer que la publication d'un faible discours, prononcé en faveur de cette œuvre de bénédiction, pourrait contribuer au soulagement des âmes du Purgatoire, en contribuant peut-être à l'accroissement de cette héroïque légion vouée comme les anges à porter aux morts, de la terre au Purgatoire, le secours de la prière, des bonnes œuvres et du sacrifice.

Ce motif seul pouvait nous déterminer à publier des paroles qui n'aspiraient pas à l'impression, trop peu dignes qu'elles étaient d'attirer l'attention, et de prendre au lecteur une de ces heures précieuses que l'on ne peut pas restituer. Nous supplions ceux qui consentiront à nous lire, de vouloir bien se rappeler que cet opuscule n'a d'autre ambition qu'un acte de charité, d'au-

tre mobile que le besoin de secourir des âmes impuissantes à se secourir elles-mêmes, et pourquoi ne l'avouerions-nous pas, un secret désir de provoquer peut-être du fond de quelques âmes un souvenir et une prière pour ceux que nous avons nous-mêmes le plus aimés sur la terre.

La critique n'a rien à voir dans ces quelques paroles sorties d'un élan d'amour, et que nous reproduisons **TELLES QUELLES**. Ceux qui voudraient trouver ici sur le Purgatoire des démonstrations dogmatiques ou des considérations d'un ordre supérieur, ne trouveraient pas à se satisfaire. Chaque sujet a son point de vue, chaque auditoire ses exigences, et le discours n'est qu'un accord plus ou moins harmonieux entre la parole et les âmes. Nous parlions pour ceux qui croient, non pour ceux qui discutent : nous parlions pour toucher et crier au secours ; nous n'avions qu'à laisser parler notre cœur devant des cœurs qui venaient comme d'eux-mêmes au-devant de la parole.

L'auditoire a témoigné par des signes non équivoques de sa sympathie pieuse pour une sainte cause trop faiblement défendue. On a demandé avec instance l'impression des paroles qui avaient ému quelques âmes, dans l'espoir que toutes refroidies qu'elles soient par le temps, elles pourront en toucher encore quelques autres. Il était difficile de résister à une prière qui suppliait au

nom même de ces souffrances, dont nous avons plaidé la cause. Puissent ces quelques paroles où nous n'avons songé qu'à mettre un peu de notre cœur, susciter pour nos frères trépassés dans les cœurs qui auront senti le nôtre, un souvenir, une prière ou un sacrifice de plus, et provoquer pour la consolation de tous ceux que nous pleurons, ces fraternels secours dont nous aurons nous-mêmes un jour besoin.

Daigne le divin Rédempteur, le doux Consolateur des âmes, agréer cet humble hommage pour le soulagement de ses membres souffrants, la gloire de son saint nom, et la joie de son Sacré Cœur!

Priez, mon frère, pour les âmes du Purgatoire!

De Profundis.

Paris, 2 novembre 1859, jour de la Commémoration des Morts.

J. FÉLIX, Soc. Jés.

LES MORTS

SOUFFRANTS ET DÉLAISSÉS.

DISCOURS PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DE JESUS LE 2 MAI 1859 EN FAVEUR
DES DAMES AUXILIATRICES DES AMES DU PURGATOIRE.

*Plorans ploravit in nocte...
et non est qui consoletur
eam ex omnibus charis
ejus.*

Elle a pleuré, pleuré encore
dans la nuit, et parmi ceux
qui lui sont chers, il n'est
personne qui la console.

JEREM. I, 2 *Lam.*

Monseigneur (1),

Le grand et perpétuel miracle de l'Église ca-
tholique au milieu de l'humanité, c'est sa fécon-

(1) Son Excellence Monseigneur Sacconi, Archevêque de Nicée,
Nonce apostolique près la cour de France.

dité toujours ancienne et toujours nouvelle pour produire la charité et secourir les misères. Parcourez depuis la base jusqu'au sommet tous les degrés de la hiérarchie humaine; partout où le désordre de l'homme a créé une misère, la charité de Dieu, agissant par la main de l'Église, a créé un secours. On pouvait croire que l'Église avait achevé le long miracle de sa charité, et qu'elle avait épuisé pour secourir toutes les industries de l'homme et de Dieu. Depuis surtout que le catholicisme avait produit sous nos yeux les Petites-Sœurs des pauvres suscitées dans un siècle d'égoïsme pour atteindre, par un dernier effort de charité, jusqu'à l'extrême limite de nos misères, il semble que l'on ne pouvait plus rien attendre, si ce n'est la floraison et la fructification toujours croissante des institutions et des œuvres déjà sorties des entrailles divinement fécondes de l'Église.

Cependant, une industrie restait encore à la charité catholique; c'était d'aller par-delà les misères dont le spectacle se déroule à ses

regards, chercher pour les secourir des misères invisibles, impalpables, et ce que l'on pourrait nommer les misères d'outre-tombe. Le catholicisme sans doute a gardé toujours la tradition de ce dévouement surnaturel qui rattache par une chaîne d'amour et un commerce de prières l'Église militante à l'Église souffrante; et venir au secours des âmes du Purgatoire est dans le christianisme un fait aussi ancien que le christianisme lui-même. Mais ce qui devait être dans l'Église au dix-neuvième siècle une nouvelle manifestation de son indéfectible charité, c'était de créer une institution ayant pour but spécial et exclusif de prier, d'agir, de souffrir pour les âmes du Purgatoire, et de leur consacrer par un acte saintement héroïque toute prière, toute action, toute souffrance, en un mot tout le mérite de la vie.

Depuis plusieurs années cette pensée germait au cœur d'une généreuse chrétienne; elle la gardait en silence comme un secret divin, attendant que la Providence lui fit signe de la produire et de lui donner corps dans une insti-

tution destinée à la perpétuer dans les siècles. Cette pensée est devenue une réalité qui réjouit le cœur de Dieu. Ce dévouement a suscité d'autres dévouements, et de cette réunion de dévouements une communauté est née, portant un nom qui exprime bien la destinée de ses membres : *les Dames auxiliatrices des âmes du Purgatoire*, et ayant pour devise cette formule, expression du plus pur christianisme : *Prier, souffrir, agir*.

Cette institution vouée tout entière au soulagement des âmes du Purgatoire par la prière la souffrance et l'action, a vu descendre sur son berceau les bénédictions du ciel et le signe de Dieu. Fondée en 1856, humble et obscure, comme tout ce qui porte la marque de Jésus-Christ, cette œuvre a commencé sans ressources humaines, et compte uniquement sur la main de la Providence pour aider son progrès et son développement.

Afin de mettre l'action extérieure en harmonie avec l'esprit intime de l'institution, les religieuses auxiliatrices ont choisi exclusivement

le soin gratuit des malades pauvres ; elles veillent, à leur chevet, quand leur état l'exige; elles les encouragent dans l'agonie; et leur charité les suivant jusque dans la mort, les ensevelit de ses mains, et leur fait cortège jusques à leur suprême demeure. Les pauvres ne résistent que difficilement à cette prédication de la vérité faite par l'amour; des conversions nombreuses sont le fruit d'une charité qui donne le salut de l'âme, en ne paraissant apporter que le soulagement du corps; et des familles entières, témoins de ces prodiges de charité et de ces miracles de conversion, ont pu quelquefois se consoler de la mort d'un parent perdu par l'innocence retrouvée près de son tombeau. L'Institution des Dames auxiliatrices, faible et petite encore, parce qu'elle ne fait que naître, trouve, dans la paternelle bénédiction et la protection spéciale de son Éminence le Cardinal Morlot, notre illustre Archevêque, sa force et son appui; et c'est aujourd'hui pour elle, Monseigneur, une force et un encouragement de plus, de recevoir ici d'un illustre représen-

tant de la majesté pontificale, comme une nouvelle consécration.

Sympathique à cette œuvre. et par le zèle que voue tout apôtre aux âmes couvertes du sang de Jésus-Christ, et par les souvenirs pleins de larmes que la mort grave au cœur de tout homme, je voudrais, M. F., montrer le pieux et touchant intérêt qui s'attache à cette admirable institution, et contribuer par cet humble effort à accroître son progrès pour le soulagement de nos frères, la gloire de Jésus-Christ, et la consolation de tous ceux qui ont des morts à pleurer.

L'intérêt qui s'attache à cette œuvre se confond évidemment avec celui qui vous recommande les âmes du Purgatoire elles-mêmes. Or, ces saintes et chères âmes ont pour toucher nos cœurs et intéresser notre charité deux titres qui n'en font qu'un : elles sont les âmes les plus souffrantes, et elles sont dans leurs souffrances les plus abandonnées. Elles pleurent, elles pleurent sans cesse dans cette nuit que fait peser sur elles l'absence de l'é-

ternelle lumière; et parmi ceux qui leur sont chers, il est à peine quelqu'un, et trop souvent il n'est personne qui les console : *Plorans ploravit in nocte... et non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus.*

I

Le grand intérêt qui recommande à votre charité les âmes du Purgatoire et avec elles l'institution créée pour leur venir au secours, c'est sans contredit l'intérêt de leur souffrance. Dieu a mis la bonté au fond du cœur humain ; tout être qui souffre est naturellement pour lui un être intéressant, parce que c'est le propre de la bonté de s'intéresser à la souffrance. D'ailleurs, si Dieu dans la création a mis dans notre cœur une impression de sa bonté, depuis la perturbation de son œuvre par le péché de l'homme, il y a laissé tomber le mystère de la douleur. Il n'y a pas de cœur au monde, quelles

que soient les apparences, qui ne porte en silence ce mystère de la vie qu'on exprime par ce mot : *souffrir!* Si ce mot est devenu pour nous le plus éloquent de tous les mots, et l'être qui souffre le plus intéressant de tous les êtres, c'est qu'il n'y a rien qui soit mieux compris de tout ce qui a vécu.

Aussi, il me semble que vos cœurs disposés d'avance à s'intéresser à la souffrance partout où ils la rencontrent, me demandent tout d'abord avec un religieux attendrissement : « Mon Père, que souffrent dans le Purgatoire les frères que nous avons perdus? oui, dites-le-nous, car notre cœur qui s'intéresse parce qu'il aime, n'a pas seulement besoin de pleurer, il a besoin de compatir, de soulager, de secourir. »

Que souffrent les âmes du Purgatoire? A cette question, M. F., je pourrais répondre par un mot qui seul suffirait à remuer vos âmes et à attendrir vos cœurs : le feu, le supplice du feu! Je n'évoquerai pas toutes les voix d'autorité qui affirment le supplice du feu dans le Purgatoire : c'est l'affirmation unanime de

tous les grands docteurs de l'Église ; et saint Ambroise, et saint Augustin, et saint Grégoire, et saint Thomas, et tous les autres, qu'il serait long de vous nommer, se rencontrent dans le témoignage d'une même foi et l'autorité d'une même parole. Je parle à un pieux auditoire qui ne songe pas à contester ; et vous me croyez sans peine lorsque je vous dis : J'ai interrogé sur ce sujet la tradition chrétienne ; j'ai interrogé les docteurs qui en sont les témoins ; j'ai interrogé la foi et l'instinct des peuples catholiques, échos toujours vivants et toujours fidèles de la voix de Dieu : et de tous côtés la même réponse m'est venue toute pleine pour vous tous d'une salutaire frayeur et d'un profond attendrissement : le supplice du feu ! Et moi-même, saisi en ce moment d'une religieuse émotion, lorsque je me penche sur le bord de l'abîme pour écouter de l'âme et du cœur le gémissement de ceux que j'aime, il me semble que j'entends des voix plaintives qui crient vers moi du fond du Purgatoire, comme le mauvais riche du fond de l'enfer : « Je suis tourmenté par

cette flamme : *Crucior in hâc flammâ* (1). » Et devant ce supplice, que nous pouvons à peine imaginer, et dont toutes les souffrances de la terre, au dire des saints Pères, ne nous donnent pas même une faible idée, j'éprouve le besoin de vous demander à vous qui croyez avec moi à l'existence de ce feu, et qui ne craignez pas d'en amasser sur vous les flammes expiatoires par vos péchés de chaque jour : qui parmi vous pourra habiter dans ce feu dévorant ? feu redoutable, dont l'ardeur, il est vrai, n'est pas éternelle, mais dont la violence châtie, dit saint Thomas, comme le feu de l'enfer : *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante* (2) ?

Mais ce n'est pas par la porte de vos sens, c'est par la porte de vos cœurs surtout que je veux aujourd'hui pénétrer avec vous jusqu'au fond du Purgatoire ; car votre cœur est un abîme aussi ; abîme de souffrances qui répond à l'abîme où nous voulons entrer.

(1) Saint Luc ; xvi, 24.

(2) Isa. ; xxxiii, 14.

Qu'est-ce qui fait sur la terre le grand supplice du cœur humain ? Une seule chose qui explique tout : la séparation forcée de ce qu'il aime. Interrogez votre propre cœur sur le mystère intime de ses souffrances. Demandez-lui, comme David à son cœur gémissant : Pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous ? *Quare tristis es, et quare conturbas me* (1) ? Écoutez sa réponse ; il vous dit par chacun de ses battements : Je suis triste parce que je souffre ; et je souffre parce que je suis séparé : entre moi et ce que j'aime je sens une barrière qui me repousse ; je souffre de toute la force de mon amour condamné à se dévorer lui-même ; et je porte dans cet amour qui se ronge en silence un supplice que lui seul peut comprendre ; et dans cette flamme, bien autrement dévorante que le feu matériel, moi aussi je m'écrie : *Crucior in hâc flammâ !*

Parcourez par la pensée cette longue chaîne de souffrances dont se compose d'ordinaire la série de nos jours ; visitez en tous sens cette

(1) Ps. xli, 6.

région désolée où les soupirs répondent aux soupirs ; et puis creusez le fond de l'humanité pour trouver la raison dernière des désolations que vous rencontrez à sa surface ; au-dessous de toute souffrance et de tout gémissement, comme on trouve la substance au-dessous du phénomène, vous trouverez ce qui cause tout gémissement, ce qui explique toute souffrance : un amour que la séparation met au supplice. Ce que nous appelons gémissement de l'âme ou soupir du cœur, n'est que la voix pleurante de cet amour, appelant une union qui n'est pas encore, regrettant une union qui n'est plus, ou désespérant de retrouver jamais une union qui ne peut plus être.

Et voilà ce qui tout d'abord peut vous aider à entendre ce que souffrent dans le Purgatoire les âmes de nos frères. Elles ont emporté dans l'autre vie un amour dont tout amour de la terre nous est à peine une image : l'amour de Jésus-Christ ; et cet amour devenu toute leur vie est devenu en même temps tout leur supplice, parce qu'il souffre une séparation que toutes

nos séparations d'ici-bas ne nous peuvent faire comprendre. Même sur cette terre, où l'amour de Jésus-Christ nous cache la meilleure part du bonheur qu'il nous prépare, j'ai rencontré des cœurs si saignants de la blessure de cet amour, alors que Jésus aimé semblait, à l'heure de l'épreuve, se dérober à leurs désirs ! Ames de nos frères, qui connaissez dans l'autre vie tout ce mystère de séparation dont rien ne vous peut plus distraire, ah ! dites-nous par des soupirs que nous puissions entendre ce que c'est que d'aimer comme vous aimez, et d'être séparées comme vous êtes séparées !

Mais si les âmes du Purgatoire ne peuvent parler pour nous dire ce qu'elles souffrent, vous du moins qui connaissez le purgatoire de cette vallée des larmes ; vous qui savez mieux par les réalités de la vie que par les définitions des philosophes, ce que c'est que souffrir ; ah ! rendez ici à la vérité le témoignage du cœur ! Si je vous demandais ce qui vous représente mieux sur la terre le type et la personnification de la souffrance, il me semble que votre cœur

me répondrait de lui-même : La souffrance, c'est l'exilé; la souffrance, c'est l'orphelin; la souffrance, c'est le prisonnier; la souffrance, c'est la veuve : ce sont dans toutes les situations et sous toutes les formes, tous les amours violemment séparés, et qui gardent de leur irréparable séparation une blessure qui ne peut guérir. Ah ! vous avez raison, ce sont là, en effet, les vrais souffrants de la terre ; et ces types de la souffrance terrestre sont des images qui peuvent aider à peindre dans vos cœurs les souffrances du Purgatoire.

Oui, la souffrance, c'est l'exilé. L'exilé souffre plus qu'on ne peut dire. On lui a arraché tant de choses aimées qu'on ne retrouve plus : le soleil de la patrie, l'air de la patrie, les joies de la patrie ! La patrie ! ce mot a un attrait et une force indéfinissables ; c'est l'attrait et la force qui attirent la vie vers son lieu natal ; et l'exil est une violence qui la retient avec douleur là où elle n'a plus de centre, et où tous ses charmes s'évanouissent pour faire place à un désenchantement universel. Voilà pourquoi la na-

3

ture en nous ne se résigne jamais tout à fait à l'exil, et pourquoi les souffrances de l'exilé gardent un intérêt toujours si plein d'émotion ! Et pourtant qu'est-ce trop souvent que nos patries de la terre ? Qu'est-ce quelquefois vus de près, que ces rivages si beaux à l'exilé qui les cherche de loin ? Combien en retrouvant la patrie ne retrouvent que les désastres, les ruines, les funérailles, les catastrophes !

Mais, ô sainte patrie de nos âmes ! ô beau ciel, dont nos meilleurs jours de la terre ne sont que de pâles reflets ! ah ! quand nous avons deviné le bonheur que vous nous réservez là-haut au cœur de Jésus-Christ, vraie patrie des chrétiens ; lorsqu'au sortir de cette vie, éclairés au flambeau de notre foi et de notre espérance, emportés surtout par l'élan de notre amour, nous avons entrevu de loin ces fêtes éternelles dont Jésus-Christ sera pour nous la lumière et la joie : ne pouvoir s'élancer vers vous ; attendre une heure, un jour, des années, des siècles, avant d'aller voir le spectacle de vos magnificences et se plonger au torrent de vos voluptés :

Dieu, quel exil ! et la souffrance de cet exil qui pourrait vous la faire entendre ? Quand les enfants d'Israël, emmenés captifs loin de la patrie, ne voyaient plus de leurs yeux que les rivages de l'Euphrate, ils s'asseyaient tristes sur cette terre étrangère, et ils pleuraient au souvenir de Jérusalem absente : *Illic sedimus et flevimus, dum recordaremur Sion* (1). Ah ! sans doute, lorsque les âmes de nos frères, retenues par la justice loin de cette patrie que leur amour appelle, arrivent au bord de l'abîme où l'expiation les condamne à un douloureux exil, elles s'arrêtent sur ces rivages mille fois plus désolés que tous les rivages de la terre ; et là, toutes pleines de la pensée de la céleste patrie, elles se prennent, elles aussi, à pleurer son absence, mais avec des soupirs, mais avec des larmes qui diffèrent de nos larmes et de nos soupirs, comme le ciel diffère de la terre, et le temps de l'éternité !

La souffrance, c'est l'orphelin ; l'orphelin qui avait ces deux bonheurs que nul autre ne remplace sur la terre : aimer son père et aimer sa

(1) Ps. 136.

mère ; l'orphelin, pour qui la mort, en lui arrachant l'un et l'autre, a tari les deux sources les plus pures et les plus profondes de nos terrestres joies ; l'orphelin, qui a reçu dans un cœur encore jeune ces blessures inguérissables que la séparation fait dans les cœurs à tous les âges de la vie. Oh ! oui, l'orphelin, c'est la souffrance ; c'est la vie seule, la vie dépouillée dans sa fleur, désenchantée dans son printemps ! Aussi quelle sympathie douce et profonde incline nos cœurs vers ces petits êtres qui n'ont plus de père pour les défendre, plus de mère pour leur sourire !

Mais, chrétiens, qui est orphelin sur la terre comme nos frères dans le Purgatoire ? Leur père et leur mère, où sont-ils ? Ah ! c'est bien à eux qu'il appartient de dire avec le prophète : « Mon père et ma mère m'ont abandonné : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me.* » Et encore, lorsque le prophète orphelin laissait échapper de son cœur ces mots si pleins de tristesse, du moins pouvait-il sentir une consolation lui venir au sein même de l'abandon. Du fond de ce vide et de cette désolation que fait autour du

cœur la paternité et la maternité qui nous quittent, il croyait voir Dieu lui-même s'incliner vers sa misère, et lui dire en le prenant dans ses bras : « Mon enfant, ne pleure pas ; je serai ton père et je serai ta mère. » Et le prophète ajoutait en apaisant ses soupirs et en essuyant ses larmes : « Le Seigneur m'a pris sur ses genoux, il m'a serré dans ses bras, et il m'a dit : Tu es mon enfant : *Dominus autem assumpsit me* (1). » Mais quelle consolation peut venir à ces orphelins de l'autre vie? Ils savent qu'ils ont au ciel un père qui est la bonté, l'amour et la miséricorde ; mais la justice pour eux a voilé son visage. Ils savent que son regard enivre de lumière, que son cœur enivre d'amour, et ses embrassements de félicité : mais hélas ! ni ce regard sur eux ne peut luire, ni ce cœur pour eux ne peut s'ouvrir, ni ses bras vers eux ne peuvent s'étendre encore ! Jésus-Christ a blessé leur cœur du glaive de son amour, et c'est cet amour qui se dérobe à leur cœur ; Jésus-Christ est leur père, Jésus-Christ est leur mère, Jésus-

(1) Ps. xxvi, 10.

Christ est leur frère , il est tout ce qu'ils peuvent aimer , et Jésus-Christ est absent : orphelins , les plus orphelins que l'on puisse imaginer ; orphelins sans père et sans mère, sans frère et sanssœur, ils ont perdu la terre, et ils n'ont pas trouvé le ciel ; jetés solitaires et deux fois séparés entre une paternité qu'ils ont quittée et une paternité qu'ils n'embrassent pas encore ; parce qu'entre le Père qui est au ciel, et ces orphelins du Purgatoire, il y a un mur de séparation qui en fait, non-seulement les plus désolés des orphelins, mais encore les plus tristes et les plus souffrants des prisonniers !

La souffrance, en effet, c'est le prisonnier. Les prisonniers le savent ; la prison, quand elle est complète, solitaire, dure et longue, c'est un grand supplice ! Être seul avec ses pensées, son amour et sa douleur ; seul loin de la lumière, qui ne vous visite plus ; loin des hommes, qui ne vous connaissent plus ; loin des cœurs, qui ne compatissent plus : et là, entre ces quatre murailles où l'on n'a pour compagnons que la solitude, l'obscurité, le silence et l'ennui, souffrir,

encore souffrir, toujours souffrir ; mesurer le temps par ses soupirs , comme le pendule par ses oscillations ; oh ! dites-moi, comprenez-vous ce supplice ?

Écoutez un trait historique qui parle mieux qu'un long discours. Un homme depuis des années gémissait enfermé dans une prison célèbre ; un jour, las de souffrir il conçut une pensée de délivrance. Une femme était puissante en ce temps-là ; elle se trouvait le crédit assez grand et la main assez forte pour briser les fers du prisonnier et mettre fin à sa souffrance. Voici, dit l'histoire, en quels termes éloquents le malheureux lui adressait sa supplique : « Madame , le 25 de ce mois 1760, il y aura cent mille heures que je souffre, et il me reste deux cent mille heures à souffrir encore. » Je ne sais pas ce qui arriva. Le cœur de cette femme se trouva-t-il assez dur pour résister à cette éloquence ? je l'ignore ; mais il me semble qu'on n'en peut mettre davantage en si peu de mots : *Il y a cent mille heures que je souffre ; il m'en reste deux cent mille*

à souffrir encore!... Il y a cent mille heures!...
Il les avait donc comptées! oui, comme vous pouvez compter un à un les battements d'une horloge pendant une nuit longue et triste, où la souffrance vous tient en éveil!

Or, s'il en est ainsi des prisonniers de la terre, que dire des prisonniers de ce monde invisible? Qui nous dira ce qu'est pour ces souffrants d'un autre monde le passage de la durée? Car la durée pour nous, ce n'est pas le temps qui passe, c'est celui que nous sentons passer; et la lenteur de son passage croît pour les souffrants en proportion de la douleur. C'est là ce qui pour les âmes du Purgatoire met de longs jours dans leurs minutes, de longues années dans leurs jours, et dans leurs années des siècles qui semblent ne pouvoir finir!

Un jour, un religieux étant apparu à l'un de ses Frères après sa mort, lui révéla que trois jours passés en Purgatoire lui avaient semblé plus longs que trois mille ans. Un autre, ayant dans un état extraordinaire éprouvé le supplice du Purgatoire depuis matines jusqu'à l'aurore

seulement, se persuada qu'il souffrait depuis cent cinquante ans. Un homme, qui méprisait le supplice du Purgatoire, vit apparaître deux jeunes hommes qui l'y précipitèrent tout à coup ; après un quart d'heure de souffrance, il s'écriait : « Retirez-moi, retirez-moi ; il y a des années que je souffre ici. » Ainsi, ces prisonniers du Purgatoire, bien plus que les prisonniers de la terre, comptent ces interminables heures qui tardent tant à passer, et que le supplice semble leur rendre éternelles !

Enfin, il y a un autre type de la souffrance plus émouvant encore que les trois autres, c'est la veuve : j'entends la véritable veuve, celle qui a aimé beaucoup, aimé un seul homme, aimé pour toujours ! vie rompue, vie déchirée, dont la mort a enlevé la moitié, et qui garde sur la terre de ce déchirement profond une blessure que seul Jésus-Christ pourra guérir au ciel. Ah ! cette veuve si affligée et si seule, cette veuve dont le deuil obscurcit les vêtements et assombrit les jours, elle est partout dans l'humanité une des plus saisissantes images

de la souffrance; et l'artiste qui veut attendrir les cœurs a-t-il rien à montrer aux hommes de plus attendrissant que la veuve pleurant, avec une douleur que rien ne console plus, un époux qui ne peut plus revivre?

Or, si ce veuvage de l'homme fait au cœur qui l'a connu des déchirements si douloureux et de si insondables blessures, que sera-ce, je vous prie, d'être veuve de Jésus-Christ, d'être veuve de Dieu? Vous ne pouvez l'ignorer: l'âme juste contracte même dans le temps avec Jésus-Christ homme-Dieu le plus réel et le plus intime de tous les hymens; en sorte que la vie de l'âme qui a épousé Jésus-Christ et la vie de Jésus-Christ qui a épousé cette âme, ce ne sont plus deux vies, mais une seule vie; et tout chrétien qui connaît le mystère de cette divine union peut s'écrier dans l'extase de son bonheur: « Je vis, non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi: *Vivo autem jam non ego, vivit vero in me Christus* (1). »

(1) Gal., II, 20.

Il est vrai, le sentiment béatifique de cette union trop facilement se dérobe à nous-mêmes. Ces mille choses qui, en passant sur notre âme l'émeuvent et la font tressaillir sous des souffles si divers, nous laissent souvent ignorer sur la terre le charme de cette union, qui sera tout notre bonheur du ciel. Mais lorsque la mort d'un seul coup est venue tout détruire; lorsque, tout étant brisé au milieu et autour de notre vie, dans cette fuite universelle de tout ce qui est du temps, il ne demeure plus personne, personne, si ce n'est le divin époux, notre unique et notre impérissable ami; lorsque, dans cette ruine soudaine de tout ce qui appuyait la vie, il ne reste plus rien à notre âme si effroyablement ravagée, rien, si ce n'est cet amour qui se dérobe, et ne nous laisse que l'inexprimable douleur d'avoir, par notre faute, retardé d'un jour, d'une année, d'un siècle peut-être, cette union consommée qui doit être pour nous tout le bonheur, le seul bonheur, l'éternel bonheur: Oh! oui, c'est alors que l'âme chrétienne sent, dans des déchirements que nous ne pouvons

comprendre, ce que c'est que d'être veuve de Jésus-Christ ! C'est alors que, dans cette solitude où la jette tout à coup l'absence de tout ce qu'elle aime, l'âme chrétienne porte entière, vive et profonde, la blessure de la séparation; et que, dans la souffrance d'une viduité que rien ne console assez, même l'espérance, cette veuve si douloureusement séparée appelle l'époux qui tarde à venir avec des gémissements qu'aucune voix de la terre ne peut rendre : « Où donc est-il celui qui est l'âme de mon âme et la vie de ma vie ? Où donc est-il l'époux de la veuve qui pleure et souffre comme un enfer le supplice de ne le posséder pas ? En vain je le cherche sur cette couche de flammes et dans l'horreur de ces ténèbres, je ne le trouve pas ; et mon amour au lieu de lui ne saisit que la nuit, n'embrasse que le vide. O mon bien-aimé, pourquoi vous cachez-vous ? Oh ! je vous en prie, déchirez ce voile de ténèbres qui m'empêche de vous voir ; et enivrez-moi avec tous vos élus de la beauté de votre éternel regard ! O justice de mon Dieu ! puisqu'il faut que l'amour vous

paie toute sa dette, ah ! frappez-le d'un seul coup cet amour impatient de vous satisfaire ; multipliez mes souffrances , mais abrégez les heures ; et, s'il le faut , mettez dans une minute des siècles de tourments ; mieux me vaut tout supplice que le malheur d'attendre. J'aime, oh oui ! j'aime Jésus-Christ, tout mon amour ; et mon plus grand supplice est de ne pas trouver celui qui en m'épousant sur la terre, m'a promis pour le ciel des noces éternelles!.. »

Telle est, en résumé, la grande souffrance de nos frères du Purgatoire : souffrance des exilés, souffrance des orphelins, souffrance des prisonniers, souffrance des veuves , souffrance enfin de tout ce qui porte au cœur ce supplice de la séparation qui résume tous nos supplices.

Ah ! M. F., je le sens à cette émotion qui vous gagne et m'envahit moi-même, le spectacle de ce supplice vous touche , et ces images de la souffrance ne passent pas devant vous sans attendrir vos cœurs. Cependant, qu'ai-je dit jusqu'ici qui soit digne d'un pareil sujet ? Hélas, je le sens trop bien, ma parole ne fait que bal-

butier ; il me semble qu'elle vous trompe et qu'elle me trompe moi-même encore plus qu'elle ne vous émeut. Dans quelles larmes, mon Dieu, ne faudrait-il pas avoir trempé cette parole pour dire avec l'accent qu'elles demandent de pareilles souffrances ! Non, rien de ce qui est en nous ni notre intelligence, ni notre imagination, ni notre cœur lui-même, qui sait si bien la souffrance, ne peuvent pénétrer jusqu'au fond de cet abîme : et les plus expressives images que j'essaie d'emprunter à la terre pour peindre dans vos âmes ces invisibles douleurs nous laissent toujours ignorants de la réalité que je voulais vous montrer.

Qu'est-ce, après tout, que nos séparations de la terre et les souffrances qu'elles engendrent ? Dans un monde où tout est petit, nos pertes et nos privations peuvent-elles être si grandes ? Et cependant, la séparation de ces si petites et si misérables choses nous déchire quelquefois si effroyablement ! Mais qu'est-ce donc, M. F., que la séparation de Dieu ? Ah ! quand on n'a plus rien, manquer de Dieu, et avoir la plus claire

vue, le sentiment le plus vif et le plus présent de la perte qu'on fait à chaque minute de l'absence : Oh ! si vous comprenez ce mystère, dites-le-moi : *Dic mihi, si habes intelligentiam* (1) ?

Sur la terre, presque toujours quelqu'un nous demeure qui calme par la bonté la blessure de nos déchirements; et il est rare qu'il ne reste quelque chose pour appuyer l'âme la plus défaillante, la plus rompue par les douleurs. Qui est si déshérité de tout à qui rien ne demeure ? Alors même que les réalités nous échappent, notre imagination nous crée des illusions et nous fournit des ressources qui nous soutiennent encore, tout imaginaires qu'elles sont. Mais dans le Purgatoire, la séparation est complète, la solitude absolue, l'illusion impossible. Impossible d'invoquer la plus petite réalité qui dédommage si faiblement que ce soit de la privation de Jésus-Christ; impossible de verser sur la blessure de la séparation rien qui diminue l'intensité de la souffrance; impossible

(1) Job.

de se créer la plus petite illusion qui la trompe. Or, dites-moi, ce mystère de supplice, le comprenez-vous bien : *Dic mihi, si habes intelligentiam?*

Sur la terre, alors que la réalité s'évanouit, et que l'illusion tombe avec elle, il nous reste un asile contre la souffrance de nos séparations : la puissance de nous distraire. Si peu que ce soit, nous dérobons toujours quelque chose à notre douleur. Comment ? Par un oubli, par un sommeil, par une surprise, par notre impuissance même de penser toujours à la même chose. Quelle qu'en soit la raison, c'est un fait ; non, nous ne savons pas ce que c'est sur la terre de souffrir d'une séparation absolue, et de ne pouvoir nous distraire du sentiment que nous en éprouvons ! Ce mystère de la séparation totale nous échappe dans cette vie ; et l'impossible ici nous protège en mettant par notre faiblesse une limite à notre puissance de souffrir.

Eh bien ! cet impossible de la terre, c'est l'effroyable réalité du Purgatoire. Les âmes qui y souffrent le supplice de la séparation

ne peuvent se distraire de la douleur qui les déchire; leur blessure est toujours vive, et cette blessure, elles la voient, elles la sentent, elles la touchent de toutes leurs puissances, sans pouvoir s'en distraire, non-seulement une heure, mais une minute, mais une seconde ! Non, pas même une seconde !!

Ah ! c'est dans ce sens toujours présent et toujours en éveil de la séparation de ce qu'on aime, que je comprends la durée multipliée par le supplice, et le supplice multiplié par l'attente ! Oui, je comprends ce que nous rappelions tout à l'heure, un moment devenu comme un siècle et trois jours devenus comme trois mille ans pour les souffrants du Purgatoire. Qu'est-ce donc d'y demeurer des années ? Qu'est-ce d'y demeurer des siècles ? Qu'est-ce, si ce n'est dans un supplice qui doit finir comme une sensation de l'éternité ? Et n'était l'espérance qui demeure au Purgatoire, que lui manquerait-il pour qu'il devînt comme l'enfer lui-même ? Et, en effet, ce sont les Saints Pères qui l'affirment : au point de vue de la souffrance, le Purgatoire, c'est

comme l'enfer, avec l'espérance de plus et l'éternité de moins !

Aussi ces âmes orphelines, exilées, prisonnières, veuves, avec quelles ardeurs dévorantes elles appellent la fin : « Pauvres exilées, quand verrons-nous la patrie ? Pauvres orphelines, quand verrons-nous notre père ? Pauvres prisonnières captives dans ces cachots obscurs, quand trouverons-nous au ciel la lumière et la liberté ? Pauvres veuves, quand irons-nous embrasser notre époux ?... O célestes messagers qui venez visiter ces demeures de l'expiation pour emporter avec vous les affranchis de la justice ; dites, n'est-ce pas nous encore que vous venez chercher ? Ah ! puisque vous venez du ciel et que vous y retournez, dites, dites à celui qui est tout notre amour, que nous mourons à chaque minute de cette séparation qui nous retient si loin de lui. Et vous qui venez de la terre, ah ! c'est notre amour qui vous en prie, allez dire à notre père, à notre mère, à notre frère, à notre sœur, à nos enfants, que nous attendons leur prière, leur aumône, leur sacri-

fice, leur mérite, leur secours enfin, pour abrégé un siècle de supplice, et nous envoler bientôt dans les joies du Paradis ! O frères, ô sœurs, ô amis ; quoi ! depuis si longtemps nous vous attendons, et vous ne venez pas ; nous vous appelons, et vous ne répondez pas ; nous souffrons, et vous ne compatissez pas ; nous gémissons, et vous ne nous consolez pas !... Hélas ! hélas ! nos amis nous ont abandonnés ; nos proches eux aussi nous ont oubliés ; nous pleurons, nous pleurons encore au sein de cette sombre nuit, et il n'est personne qui nous console ! »

Il est trop vrai, chrétiens, et c'est là ce qui achève pour ces âmes si souffrantes le supplice de la séparation ; séparées de Dieu, elles sont oubliées et délaissées des hommes : *Plorans ploravit in nocte, ... et non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus*. C'est ce qui me reste à vous montrer pour achever d'intéresser vos cœurs à ces souffrances qui vous invoquent. Encore un moment de cette religieuse et sympathique attention qui me touche si profondément, et dont je vous remercie pour les âmes de nos frères.

II

Il y a dans la souffrance quelque chose de plus triste que la souffrance elle-même : le délaissement. Souffrir, et trouver quelqu'un qui se souvient, qui s'intéresse, qui compatit, à peine si c'est souffrir encore ; mais souffrir et savoir que personne ne partage notre souffrance par un sentiment, par une larme, par un souvenir ; c'est-à-dire souffrir et ne pas trouver consolation, c'est la douleur multipliée par la douleur. C'est là ce qui arrachait à Job assis dans sa misère, et à Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem, leurs plus douloureux gémissements. Après le soupir du cœur de Jésus, jamais il n'y eut de soupirs comparables à leurs sou-

pires : or, le plus profond gémissement de Job comme celui de Jérémie, c'est celui-ci : J'ai cherché un consolateur, et je n'en ai pas trouvé : *Quæsi vi consolantem me, et non inveni*. Job et Jérémie, c'est l'humanité entière; elle aussi n'a pas de plainte plus amère que le cri de son délaissement. Et c'est là ce qui donne aux douleurs des âmes du Purgatoire un intérêt souverain, et ce qui nous commande la plus légitime compassion; c'est que leurs douleurs sont les plus délaissées de toutes les douleurs; ce sont elles surtout qui peuvent redire dans la réalité terrible de leur abandon: Ils ont entendu la voix de mes gémissements, et parmi eux il n'est personne qui me console : *Audierunt quia ingemisco ego, et non est qui consoletur me*.

Les poètes du paganisme disaient que les morts en quittant cette vie vont boire dans un fleuve qu'ils nommaient Léthé, l'oubli des vivants : ce n'était là qu'une fiction; la réalité la voici : (on ne peut l'exprimer ni l'entendre sans quelque tristesse; il faut la dire cependant, parce qu'il en est toujours à qui la proclamation

de cette vérité est bonne et salutaire) : la réalité, c'est que ce ne sont pas les morts qui oublient les vivants, mais les vivants qui oublient les morts ! Voilà le fait douloureux et tristement remarquable qu'il faut tout d'abord signaler à votre charité, et soumettre à vos méditations, avant de le caractériser et de le stigmatiser comme il le mérite.

Avez-vous jamais réfléchi, M. F., à ce phénomène si désolant pour nos frères défunts, et si humiliant pour nous : *l'oubli des morts*? Pour moi, je l'avoue, il m'inspira souvent les plus graves et les plus douloureuses pensées. En voyant la place que tiennent dans le souvenir de ceux qui vivent ceux qui ne sont plus, je me disais : Quoi donc ! nous serons sitôt oubliés ! Hélas ! nous voudrions en vain nous tromper sur ce point ; l'oubli est le triste héritage que notre vie lègue à notre mort. Quand le visage de l'homme a disparu à nos regards, son souvenir ne tient pas longtemps dans notre âme : si vite, en effet, nous oublions ceux-là même que nous avons le plus aimés ! Cet

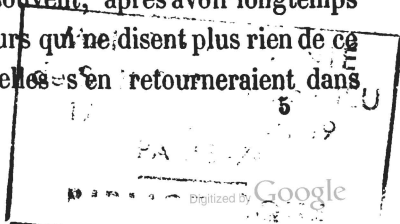
oubli, nous ne pouvons y croire, alors que notre âme tout entière à ses regrets et à ses adieux, se promet à elle-même comme une consolation l'immortalité du souvenir. Quand nous tenions dans notre main la main de celui qui nous quittait, et qu'il nous disait de ses dernières paroles : « Ah ! du moins, mon frère, tu ne m'oublieras pas ? — Moi, t'oublier, oh ! jamais, non jamais ! mourir plutôt moi-même. » Mais, hélas ! pauvre cœur que le nôtre ! tout lui échappe, tout, jusqu'à ces sentiments qui sont sa propre vie. Quand le coup qu'a frappé la mort retentit encore en nous, et que notre cœur souffre des blessures récentes que ce coup lui a faites, nous savons nous souvenir. Mais le temps marche, il fait quelque pas, et le souvenir va s'effaçant avec la douleur ; le train de la vie amène avec d'autres relations, des affections nouvelles : le temps marche encore ; et l'on songe à se faire une existence qui n'a plus besoin des morts : un pas encore... et déjà l'on est tout accoutumé à se passer d'eux. Or, lorsque l'on n'est plus nécessaire

au bonheur de personne ici-bas, on espérerait en vain vivre dans les souvenirs; et, sous ce rapport, il y a au monde bien des vivants qui sont déjà des morts.

Aussi l'herbe quelquefois n'a pas encore grandi sur notre tombe, que déjà des amitiés nouvelles, germant dans ces cœurs qui ont tant pleuré sur nous, effacent peu à peu des souvenirs qui vont décroissant toujours, jusqu'à ce qu'ils soient devenus l'oubli. Autour de votre dernier soupir il se fera peut-être un bruit de pleurs, de regrets, de louanges; mais, comme le son des cloches qui retentit dans nos funérailles ira diminuant peu à peu jusqu'à ce qu'il soit devenu le silence, ainsi ce bruit suprême de votre vie retentissant dans votre mort, ira décroissant bien vite. Il en est ainsi; tandis que notre corps tombant en poussière, s'en va de son côté se confondre avec mille choses déjà pulvérisées, notre souvenir va peu à peu se confondant avec les générations oubliées: puis, c'est le silence: et de tous ces bruits qui viennent de tous les vents du ciel, aucun ne dira plus même

que nous avons existé. Le silence partout ! et jusqu'en ce petit coin du monde où s'accomplit notre existence, là aussi ce sera le silence ! Hélas ! oui, là même votre nom cessera de retentir ; du moins, il ne fera plus la préoccupation ni l'entretien des vôtres !

J'exagère peut-être ? Ah ! si nous rappelions à la vie quelqu'une de ces âmes qui nous ont quittés il y a quelques années, emportant comme une suprême consolation nos serments d'immortels souvenirs ; ou plutôt si Dieu leur permettait de revenir pour entendre le bruit qui se fait autour de leur nom, au lieu de me où fut tout leur amour et tout leur bonheur de la terre, qu'entendraient-elles, je vous prie ? Oui, si elles venaient, invisibles témoins, prêter l'oreille aux discours qui remplissent vos soirées d'hiver, dites-moi, combien de fois entendraient-elles leur nom revenir chaque soir dans la trame si variée de vos longs entretiens ? Hélas ! le plus souvent, après avoir longtemps écouté des discours qui ne disent plus rien de ce qu'elles furent, elles s'en retourneraient dans



l'abîme avec une douleur de plus, et elles s'écrieraient inconsolables : « Ah ! c'est fini , c'est
« à jamais fini ! ils m'ont tous oubliée ; et voilà
« que plus même un souvenir ne me rattache à
« la terre !.. Partout c'est l'oubli : l'oubli sur
« toute ma vie, qu'aucune parole ne rappelle
« plus ; l'oubli sur mon nom, que personne déjà
« ne prononce plus ; l'oubli sur mon tom-
« beau, que personne ne visite plus ; l'oubli sur
« ma mort, que personne ne pleure plus ; l'oubli
« à ce foyer même, où personne ne se souvient
« plus ; l'oubli au cœur de mes amis, dont au-
« cun ne me pleurera plus ; l'oubli à l'orient,
« l'oubli à l'occident, l'oubli sur toute la terre,
« l'oubli partout ! » Malgré nos adieux si pleins
de regrets, malgré nos protestations si pleines
de tendresse, et malgré des serments si pleins
d'immortalité, voilà pourtant où tout aboutit
parmi les vivants : à l'universel oubli des
morts !

Ah ! je le sais, à l'universalité de cet oubli
il y a des exceptions ; il se rencontre des cœurs
portant dans une blessure toujours vivante un

souvenir et un regret qui ne savent pas mourir, trop heureux de faire de leur douleur elle-même la protection d'une mémoire chérie; mais il faut bien en convenir, puisque c'est la vérité, ce sont là des exceptions. Lorsque le temps a usé cette chaîne de la douleur qui nous rattachait à nos frères par nos fibres les plus vives, ni notre foi, ni notre charité, ne sont assez fortes pour leur assurer dans nos cœurs la perpétuité du souvenir et la garantie du dévouement; et l'on peut dire d'ordinaire pour tel homme, qui naguère encore recueillait tant de gloire et peut-être tant d'amour: Il a passé, et même sa mémoire n'a pu lui survivre. Pour lui déjà il n'y a plus personne sur la terre; personne pour pleurer, personne pour secourir, personne pour prier, personne même pour se souvenir!

Personne! ah! je me trompe, il y a sur la terre un cœur qui n'oublie jamais, un cœur qui se souvient et qui prie sans cesse, un cœur prompt à toute heure à venir au secours de ces morts délaissés: c'est le cœur de l'Église

catholique. Ah ! c'est qu'elle est mère ; mère de ses enfants qui combattent sur la terre, elle est mère aussi de ses enfants qui souffrent en Purgatoire ; et les gémissements des uns et des autres ont dans son cœur toujours ému et toujours compatissant un perpétuel retentissement. Si vous en doutiez, vous n'auriez qu'à la regarder et à l'entendre en ces jours d'universelles funérailles où elle donne dans ce cœur à ses enfants des deux mondes le rendez-vous du souvenir, dans cette fête incomparable, si bien nommée par l'Eglise la Commémoration de tous les morts. Ce jour-là, que de deuil sur ses vêtements, que de soupirs dans sa voix, et que de larmes dans son cœur ! « Oh ! dit-elle alors à ses fils désolés du Purgatoire, attentifs à la voix de sa prière et de sa douleur : consolez-vous, mes enfants, consolez-vous ; si vos amis ne prient plus, si personne ne se souvient plus, moi, je prierai toujours, moi je ne vous oublierai pas : je suis mère, et pour vous je ferai entendre à ceux qui oublient le gémissement de mon amour ; j'appellerai dans

ma maison vos frères et vos sœurs pour prier, pour pleurer, pour mériter ensemble le soulagement de vos douleurs, et hâter le jour de votre délivrance : et quand ils seront venus, j'enverrai mon prêtre comme l'ange du souvenir et de la consolation ; je mettrai dans son cœur ma douleur et la vôtre ; je mettrai dans sa voix les accents de la mienne , et je lui dirai : Va, mon fils, attendrir par ta voix le cœur de tes frères vivants sur la souffrance de tes frères morts : parle d'autant plus haut que le silence est plus profond sur leur tombeau, et que tu plaides la cause de plus grandes douleurs ; parle fort aussi , et ne crains pas de dire à ces vivants si cruellement oublieux ce que c'est que de délaisser les morts : dis-leur que ce volontaire oubli des morts est inhumain, dis-leur qu'il est anti-fraternel. »

Eh bien ! puisque ma mère me l'ordonne, cette parole, si sévère soit-elle, il faut que je la dise devant mes frères : Oui, le délaissement des morts est inhumain ! Ah ! M. F., croyez-le bien, ce n'est pas vous qu'en ce moment je pourrais

accuser ; votre présence ici, votre attitude, votre piété, et votre recueillement, nous disent assez qu'aujourd'hui du moins vous voulez vous souvenir, prier et secourir. Ce que je dénonce comme inhumain, c'est cet oubli habituel et volontairement accepté dans le cours ordinaire de la vie du monde : oubli dont on ne sort que par exception, quand l'Église revient nous forcer d'entendre dans sa propre voix le soupir de ses enfants. Cet oubli, je le sais, invoque pour excuse les préoccupations, les affaires, les sollicitudes, les distractions de la vie, et je ne sais quelle impuissance du cœur humain, incapable, ce semble, de vivre tout à la fois dans le commerce des morts et le commerce des vivants, et de s'occuper de ceux qu'il voit sans oublier ceux qu'il ne voit plus. Je fais la part à toutes les faiblesses et à toutes les nécessités de la vie. Mais cette part faite aux exigences du monde et de la nature, je maintiens que cet oubli et ce délaissement des morts, accepté volontairement par ceux qui croient avec nous à la possibilité de les secourir, a quelque chose d'inhumain.

Pourquoi, M. F.? Vous demandez pourquoi? (car ce reproche d'inhumanité ne vous trouve pas insensibles.) Je n'en donne que cette unique raison : c'est que ces âmes du Purgatoire si souffrantes et si abandonnées, sont radicalement impuissantes à se secourir elles-mêmes. Sur la terre, même en nos plus grandes épreuves, nous n'avons pas l'idée d'une situation pareille. Le malheureux que tout le monde abandonne peut encore souvent trouver en lui-même une suprême ressource : si sa main droite lui fait défaut, il peut invoquer sa main gauche; et quand l'une et l'autre lui manquent à la fois, il lui reste dans son propre cœur un refuge où Dieu l'attend toujours. Là il peut de chacun de ses soupirs faire un acte d'amour, de chacune de ses douleurs un acte de sacrifice, et de toutes ses larmes du temps le trésor de son éternité.

Mais souffrir, encore souffrir, et savoir que la souffrance ne produit rien; verser des larmes de feu, et sentir que sous la rosée brûlante de ces pleurs, rien ne peut germer que la souffrance succédant à la souffrance, jusqu'à l'heure où la

Justice, après avoir compté les moments et pesé les supplices, pourra dire : « C'est assez ; » être forcé de se dire enfin, comme un captif qui ne peut avancer l'heure, ni ouvrir sa prison : Je ne puis rien, rien pour ma délivrance : ah ! ne vous semble-t-il pas que c'est ce qu'il y a de plus naturellement émouvant pour le cœur qui n'est pas inhumain, et qui garde dans l'amour la puissance de compatir ?

Voilà pourquoi sans doute ceux qui ont entrepris de tenir le cœur des hommes ému au spectacle des plus grandes douleurs, les historiens, les poètes, les interprètes de l'histoire et de la mythologie, se sont plu en tous les temps à nous montrer sur les rochers solitaires battus par la vague des mers des êtres délaissés se consumant eux-mêmes dans des douleurs plus stériles que le granit arrosé de leurs larmes. Ces souffrances historiques ou fabuleuses, ils nous les ont représentées personnifiées dans des hommes tendant vers les navires qui passent des mains qui supplient, et jetant dans le bruit des flots et le vent de la tempête ces cris

des délaissés qui arrêtent et attendrissent le matclot, si le matelot seulement est encore un homme : « Au secours, au secours; donnez la main au pauvre abandonné! »

Or, ce que le génie des écrivains n'a fait souvent qu'inventer pour intéresser vos cœurs à la souffrance délaissée; ce qui vous a fait peut-être plus d'une fois répandre tant de larmes sur des douleurs imaginaires, ce n'est pas même l'ombre de la réalité que je veux vous montrer. Il y a un lieu plus désert que tous les déserts du monde; il y a un rocher plus aride que les plus arides rochers; rocher tout enflammé des feux de la justice, où nos frères morts ont été jetés par le naufrage de la vie : debout sur cette rive désolée, tournés du côté de ce monde qu'ils ont quitté naguère au milieu de nos larmes, les bras tendus vers nous, ils crient dans les ténèbres qui les environnent : « O vous, qui passez sur cette mer du temps où naguère encore nous voguions avec vous, arrêtez-vous, et voyez s'il est une douleur comme notre douleur; une douleur plus oubliée, plus solitaire,

plus délaissée : *O vos qui transitis, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* (1).

Et nous, voyageurs distraits, nous passons dans notre traversée riante et volage ; nous passons sans songer seulement qu'il y a là des mains tendues et des cœurs tournés vers nous ; nous passons ; jusqu'à ce que la mort nous jette nous aussi sur cette rive des douleurs ; et d'êtres oublieux que nous étions, nous fasse à notre tour des êtres suppliants. Tandis que pour emporter ces âmes délivrées vers les rivages qu'elles appellent, nous n'avons peut-être qu'à le vouloir ; et alors que la puissance nous est faite de briser de nos mains les fers de ces captifs, nous leur disons par nos oublis, par notre indifférence, par notre ingratitude : « Demeurez là, demeurez là ; payez par vos souffrances toute la dette exigée par la justice, et attendez que votre supplice vous délivre lui-même. » Je le demande au nom de la nature elle-même, est-ce humain, cela ? Est-ce fraternel surtout ?

(1) Jérém.

Et qui sont-ils donc, après tout, ces êtres si cruellement délaissés? Ne fussent-ils que des hommes, est-ce que ce titre ne suffirait pas pour attendrir nos cœurs sur de pareilles souffrances? Mais ils sont nos frères; et si abandonner les morts, c'est inhumain, parce qu'ils sont des hommes; abandonner les morts, c'est anti-fraternel, parce que ce sont des frères : frères par la foi, frères par le sang, ils nous imposent deux fois par leur amour et leur souffrance le devoir de la fraternité.

Frères par la foi, nous sommes unis dans la solidarité des mêmes biens et des mêmes douleurs, parce que tous unis dans l'unité d'une même vie, nous formons une même famille où tous peuvent prendre part aux mérites de chacun, et se communiquer les uns aux autres par un commerce fraternel la richesse qui nous vient de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Oui, tous tant que nous sommes, nous nous rencontrons dans cette touchante et harmonieuse unité, dans la paternité de Dieu et la maternité de l'Église; tous nous sommes un dans

cette vie de Jésus-Christ, qui descend du ciel sur la terre, et de la terre au Purgatoire; et tandis que nous-mêmes frères de l'exil, nous tendons les bras à nos frères de la patrie, nos frères du Purgatoire tendent les bràs vers nous; ils nous crient : Venez à notre secours; accourez, nous sommes frères! *Fratres enim sumus.*

O divine unité de toutes les Églises! Quoi! tous chrétiens et enfants de Dieu que nous sommes, au ciel, sur la terre, dans le Purgatoire, nous vivons d'une même vie; et lorsque dans le corps humain chaque membre compatit à la souffrance d'un autre membre, nous pourrions ne pas compatir à la souffrance de tous nos frères? La fraternité est le partage des joies; oui; mais est-ce qu'elle n'es pas aussi le partage des douleurs? Que devient donc, je vous prie, cette fraternité qui nous fait tous un en Jésus-Christ Notre-Seigneur, si, tandis que l'Église, notre mère commune, pleure comme Rachel sur ses enfants qui ne sont plus; si, tandis qu'elle fait arriver jus-

qu'à vous par la voix de ses cérémonies ou par la parole de ses ministres le gémissement des siens; par égoïsme, par mollesse ou par lâcheté, vous laissez vos frères dans ces brasiers ardents d'où vous pouvez les arracher? Que ces frères en Jésus-Christ vous soient inconnus et qu'ils vous soient naturellement étrangers, qu'importe, si dans le cœur de Jésus-Christ vous les reconnaissez pour frères?

Mais peut-être pour éveiller en vous une sympathie efficace, il faut plus que la fraternité de la foi et de la grâce : il faut la fraternité de la nature, du sang? Eh bien! M. F., dans ces gémissements du Purgatoire j'entends le cri du sang qui retentit et vous appelle. Parmi toutes ces voix qui gémissent si plaintives et si douloureuses, est-ce que vous n'en distinguez pas une dont les accents parlent plus éloquemment à vos cœurs? Ah! pardonnez-moi de rouvrir peut-être par ces mots des blessures que le temps n'a pu cicatriser encore; Dieu m'est témoin que je ne veux qu'ouvrir vos cœurs pour en faire sortir avec des

trésors d'amour des bienfaits et des secours pour ceux que vous aimez. Dites-moi, cette voix qui gémit, ne la reconnaissez-vous pas? Ah! celui qui crie vers vous, c'est celui-là même dont vous auriez voulu prolonger les jours de vos jours; celui dont chaque soupir dans sa crise suprême était un glaive pour votre cœur; celui que vous enlaciez de vos bras comme pour l'empêcher de vous quitter avec la vie, et qui, déjà mourant vous tendait encore sa main, toute défaillante qu'elle était. Oui, cette main que vous pressiez dans la vôtre toute glacée par la mort alors qu'il tombait dans l'abîme, du fond de cet abîme il la tend aujourd'hui toute brûlante des feux de la justice; et l'élevant au-dessus de ce lac enflammé qui le dévore, il vous crie, comme le malheureux qu'entraîne la violence d'un courant : « Une main, une main, mon frère, et je suis sauvé! Où es-tu donc, ô toi que j'ai tant nommé de ce doux nom de frère, de sœur, d'ami? Tu voulais me retenir avec toi sur la terre; et pourtant en prolongeant ma vie, qu'aurais-tu fait que

prolonger un exil ? mais aujourd'hui en venant à mon secours, vois, tu m'arraches à ces brûlants abîmes ; tu me donnes le ciel, Dieu, l'éternité. Viens donc, ô frère, ô sœur, ô fils, ô mère ; viens avec ta prière, viens avec tes bonnes œuvres, viens avec ton dévouement : âme tant chérie de mon âme, il y a si longtemps que je t'attends ; je n'ai que toi, et tu ne viens pas ; tu veux que jour par jour, heure par heure, minute par minute, mon amour porte seul tout le poids de la justice ; et tu me condamnes à lui payer par des siècles de tortures ce que tu peux acquitter par un jour de sacrifice : tu m'aimais cependant ; tu as tant pleuré dans mes funérailles, et versé tant de larmes sur ma tombe ; et aujourd'hui tu ne songes pas à jeter sur ces flammes qui me dévorent la rosée de la prière, et la rosée plus salubre encore du sang de Jésus - Christ répandu chaque jour pour nous ouvrir le ciel ! Qu'as-tu fait de ton cœur ? qu'as-tu fait de ta tendresse ? Et ce sang qui nous unissait dans une même vie,

et cet amour qui nous unissait dans une même félicité, ne te parlent-ils plus ? »

Ah ! chrétiens, si cette voix du sang ne se tait pas en vous, si elle est toute-puissante sur vos cœurs ; comment résister à ces soupirs ? comment ne pas répondre à cet appel ? Oh ! si nous savions qu'à l'heure où je vous parle notre père ou notre mère, notre frère ou notre ami est envahi par le feu ; et si pour le délivrer, il n'y avait qu'à courir à son secours et à lui tendre la main : fallût-il marcher dans la flamme, fallût-il laisser brûler notre main, est-ce que nous hésiterions à laisser brûler notre main et à marcher dans la flamme ? Non, mille fois non ; et si la peur ou l'égoïsme pouvait nous arrêter un instant, de quels noms, je vous prie, faudrait-il nous nommer ? J'en jure sur mon cœur, non, l'homme même le plus barbare ne pourrait hésiter.

Il y a quelques années, dans une contrée voisine, un crime affreux était venu consterner les cœurs et révolter la nature. Un jeune homme endurci par ces passions qui rendent le cœur

féroce, avait eu la cruauté de conspirer avec un infâme l'assassinat de sa propre mère, et ces deux bourreaux l'avaient jetée pour l'étouffer dans une mare d'eau fangeuse. L'infortunée se débattait dans les flots et tendait les bras vers ses assassins ; l'étranger de sa main poussait la malheureuse qui se rattachait à la rive ; mais le fils, tout barbare qu'il était, quand il vit sa mère tendre vers lui ces bras qui l'avaient porté, ah ! sa férocité tomba tout à coup vaincue par la nature ; il se prit à lui tendre la main pour la retirer de l'abîme ; et il l'eût retirée en effet, si l'infâme complice de son forfait ne l'eût tout à coup repoussée dans les flots et replongée dans la mort.

Pardon, M. F., de vous citer un fait d'une si extrême barbarie, mais qui vous peint mieux que tout un discours ce que c'est que de laisser volontairement, dans des abîmes d'angoisse et des torrents de feu, des amis, des proches des Parents que nous en pouvons retirer, et que nous avons peut-être, hélas ! contribué nous-mêmes à précipiter dans ces flammes ! Mon Dieu, mon

Dieu ! que savons-nous si nous n'avons pas en effet amassé nous mêmes ces brasiers vengeurs sur la tête de ceux qui nous ont tant aimés ? Oui, peut-être j'ai plongé là mon frère, mon ami, mon père, ma mère ! et pendant que je poursuis si follement le plaisir, ou que je repose si mollement sur ma couche, peut-être il se débat dans cet effroyable supplice du feu qui le consume, et dans le supplice encore plus affreux de l'amour qui le dévore ; il pleure, il crie, il m'appelle, et je ne l'ai pas encore délivré !... O mon ami, ô mon frère, ô mon père, dites, pour vous sauver que faut-il que je fasse ? faut-il souffrir ? faut-il mourir ? me voici ; oui, s'il le faut je souffrirai, s'il le faut je mourrai pour vous arracher au supplice du Purgatoire, et hâter par ma souffrance et ma mort votre bonheur du ciel !...

CONCLUSION

Je m'arrête, M. F., car je vois que vos larmes rendent désormais mon discours superflu. Il ne me reste plus pour gagner la cause de mes frères que de vous faire entendre en finissant la parole du pauvre, et l'éloquence du mendiant. J'ai trop trahi, par la parole, cette cause de la souffrance et du délaissement que je voulais défendre : mais si je ne sais parler, je sais tendre la main. Laissez-moi donc vous dire en finissant (et que n'ai-je pour vous le dire la voix des anges et les sons de leurs lyres célestes) : *Date eleemosynam* ; faites l'aumône à nos frères du Purgatoire. Oui, pour nos frères les morts faites une triple aumône ; vous aussi réalisez cette formule des Dames auxiliatrices : *Prier, souffrir, agir* ; et comme elles et avec elles délivrez les âmes du Purgatoire par la puissance de l'amour et l'héroïsme du sacrifice.

Date eleemosynam ; pour mes frères les morts, faites l'aumône de votre prière ; priez, oh ! priez souvent pour-nos frères les trépassés ; priez le matin ; priez le soir ; priez le jour ; priez encore la nuit. Qui donc ne peut la faire cette aumône de la prière qui rachète la douleur ? Qui ne ne peut trouver dans son cœur un cri de supplication pour ces incomparables misères ? qui parmi vous, pleurant la mort de siens, ne peut pousser du côté de Dieu le soupir de son cœur ? Ne fissiez-vous que transformer en prière le gémissement que la nature vous arrache, ah ! que cette prière se verse dans vos larmes, et que vos soupirs montent au ciel pour le bonheur de ceux que vous pleurez !

Date eleemosynam ; pour mes frères les morts, faites l'aumône de vos bonnes œuvres. Pour eux soignez les pauvres malades ; pour eux veillez au chevet des agonisants ; pour eux visitez les prisonniers ; pour eux protégez les orphelins ; pour eux consolez les veuves ; pour eux essuyez les larmes de tous ceux qui pleurent ; et qu'ainsi votre charité, en dimi-

nuant les souffrances de ce monde, qui est un purgatoire aussi, adoucisse et abrège pour nos frères morts le Purgatoire de l'autre vie !

Date eleemosynam ; pour mes frères les morts, faites l'aumône de votre souffrance. La souffrance, c'est la grande satisfaction que Dieu demande à leur amour débiteur de sa justice : donc, souffrez pour eux, afin qu'ils souffrent moins. Souffrir est inévitable ; c'est la loi de la vie ; quoi que vous fassiez pour la fuir, la souffrance bon gré mal gré un jour vous atteindra ; et alors ce qu'il y aura de plus douloureux pour vous ce sera la pensée de souffrir inutilement. Si vous le voulez , votre souffrance sera féconde ; elle sera libératrice ; n'eussiez-vous d'autre ressource, offrez du moins pour ceux que vous pleurez la douleur de les avoir perdus, et consolez-vous de leur perte par la pensée que vos souffrances abrègent leurs souffrances !

Date eleemosynam ; ah ! pour mes frères les morts , c'est un frère qui vous en supplie , faites, faites surtout l'aumône du sacrifice : oui,

pour diminuer leurs peines offrez le sacrifice ; non-seulement le sacrifice de Jésus-Christ, mais le vôtre qui prendra du sien un mérite réparateur ; sacrifice d'un plaisir, sacrifice d'une affection dangereuse, sacrifice d'une lecture mauvaise, sacrifice d'une habitude coupable, sacrifice d'un objet de luxe et de pure vanité. Choisissez la meilleure victime ; cherchez-la surtout au fond de votre cœur, et mettez-la sur cet autel tout près de l'agneau immolé pour le salut de tous : pour ceux que vous aimez le plus sacrifiez ce que vous avez de plus cher ; sacrifiez-vous vous-même, et que le prix du sacrifice personnel devienne le rachat de la souffrance fraternelle !

Date eleemosynam!... ah ! du fond de vos cœurs émus, écoutez tous la supplication de l'invisible misère qui vous crie par une faible voix : Ayez pitié!... *Miseremini* : Oui, pitié pour les exilés ; pitié pour les orphelins ; pitié pour les prisonniers ; pitié pour les veuves de Jésus-Christ ; pitié pour l'amour qui souffre ! Si le monde les oublie, si les indifférents les délais-

sent, vous du moins qui êtes leurs amis, leurs seuls amis, leurs derniers amis, ah ! encore une fois, ayez pitié ! ayez pitié : *Miseremini, miseremini !...*

Et puisque cette œuvre bénie des Dames auxiliaires a besoin de grandir et de se développer, venez en aide à celles dont le dévouement vient au secours de ceux que vous voulez délivrer. Ce sont eux qui tout à l'heure vont vous tendre la main pour recevoir le don de votre amour : que ne donnerez-vous pas si vous laissez parler vos cœurs, et si vous songez en donnant à qui vous donnez, et pourquoi vous donnez ? Peut-on compter avec l'amour qui souffre et qui vous tend la main ? Dites-vous donc : Si mon père était là, si ma mère était là, si mon ami était là ; et si leur délivrance était au prix de mon aumône ; que ne voudrais-je pas donner ? Oui, que votre charité dise en laissant tomber son aumône dans la main brûlante de mes frères les trépassés : Ces dix francs, ces vingt francs, ces cent francs, c'est pour mon ami, pour mon père, pour ma mère ! Ah ! que je sois pauvre

s'il le faut, pourvu que mon aumône lui ouvre le Paradis !... Que Dieu vous exauce, âmes charitables ; que vos parents, que vos amis soient sauvés par votre dévouement ; et qu'un jour des dévouements pareils vous délivrent du même supplice et vous donnent le même bonheur !

Ainsi soit-il.

De Profundis.

Paris. — Imp. de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

« Comme j'étais occupée à la contempler, la sainte Vierge abaissa les yeux sur moi et une voix me dit au fond du cœur : *« Ce globe que vous voyez représente le monde entier, et particulièrement la France et chaque personne en particulier. »*

« Ici je ne sais pas exprimer ce que j'aperçus de la beauté et de l'éclat des rayons. Et la sainte Vierge ajouta : *« Voilà le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent ; »* me faisant entendre ainsi combien elle est généreuse envers les personnes qui la prient... Combien de grâces elle accorde aux personnes qui les lui demandent!... Dans ce moment, j'étais ou je n'étais pas..... je ne sais..... je jouissais ! Il se forma alors autour de la sainte Vierge un tableau un peu ovale sur lequel on lisait écrites en lettres d'or ces paroles : *« O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »*

« Puis une voix se fit entendre qui me dit : *« Faites, faites frapper une médaille sur ce modèle, les personnes qui la porteront indulgenciée recevront de grandes grâces, surtout en la portant au cou ; les grâces seront abondantes pour les personnes qui auront confiance. »*

« A l'instant, dit la sœur, le tableau parut se retourner ; » alors elle vit au revers la lettre M surmontée d'une croix, ayant une barre à sa base, et, au-dessus du monogramme de Marie, les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines et le second transpercé d'un glaive.

Les notes de sœur Catherine ne mentionnent pas

les douze étoiles qui entouraient le monogramme de Marie et les deux cœurs. Cependant elles ont toujours figuré sur le revers de la médaille. Il est moralement sûr que ce détail a été donné de vive voix par la sœur, lors des apparitions.

D'autres notes, écrites également de la main de sœur Catherine, complètent ce récit, ajoutant que quelques-unes de ces pierres précieuses ne donnaient pas de rayons, et comme elle s'en étonnait, il lui fut dit que « ces pierreries qui restent dans l'ombre figurent les grâces que l'on oublie de demander à Marie. »



On se rappelle avec quelle indifférence, on peut même dire avec quelle sévérité, M. Aladel accueillit les communications de sa pénitente ; il lui avait même défendu d'y ajouter foi. Mais l'obéissance de sœur Catherine, attestée par son directeur lui-même n'avait pas la puissance d'effacer en son cœur le souvenir délicieux de ce qu'elle avait vu : revenir aux pieds de Marie faisait tout son bonheur ; sa pensée ne la quittait point, non plus qu'une persuasion intime qu'elle la verrait encore.

En effet, dans le courant de décembre, elle eut une nouvelle apparition, exactement semblable à celle du 27 novembre, et au même moment pendant l'oraison du soir. Il y eut toutefois une différence notable : la sainte Vierge, au lieu de s'arrêter auprès du tableau de saint Joseph, passa devant, et vint se poser au-des-

sur du tabernacle, un peu en arrière, précisément à la place que sa statue occupe aujourd'hui. La sainte Vierge paraissait avoir une quarantaine d'années, au jugement de la sœur. L'apparition était comme encadrée, à partir des mains, dans l'invocation tracée en lettres d'or : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Puis le revers, présentant le monogramme de la sainte Vierge, surmonté de la croix et au-dessous les divins cœurs de Jésus et de Marie. Sœur Labouré reçut de nouveau l'ordre de faire frapper une médaille sur ce modèle. Elle termine son récit par ces mots : « Vous dire ce que j'ai appris au moment où la sainte Vierge offrait le globe à Notre-Seigneur, cela est impossible à rendre... comme aussi ce que j'ai éprouvé pendant que j'étais occupée à la contempler ! Une voix se fit entendre au fond de mon cœur, qui me dit : « Ces rayons sont le symbole des grâces que la sainte Vierge obtient aux personnes qui les lui demandent. »

Ces quelques lignes, selon sa recommandation, doivent être mises en légende au-dessous de la sainte Vierge.

Puis, contre son habitude, il lui échappe une exclamation de joie à la pensée des hommages qui seront rendus à Marie : « Oh ! qu'il sera beau d'entendre dire : « Marie est la reine de l'univers, et particulièrement de la France ! » Les enfants s'écrieront : « Elle est la reine de chaque personne en particulier ! »

Lorsque sœur Labouré raconta cette nouvelle apparition de la Médaille, M. Aladel lui demanda si elle avait vu quelque chose d'écrit au revers, comme autour de l'*Immaculée*. La sœur répondit

qu'elle n'avait point vu d'écriture. « Eh bien ! répliqua le père, demandez à la sainte Vierge ce qu'il faut y mettre. »

La jeune sœur obéit, et après avoir prié *longtemps*, un jour, pendant l'oraison, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « L'M et les deux cœurs en disent assez. »

Aucun des récits ne fait mention du serpent. Il a cependant toujours figuré dans les images de l'apparition ; et ce fut certainement d'après les explications données, dès l'origine, par sœur Catherine. Voici comment nous en avons acquis la certitude.

La dernière année de sa vie, après un silence de quarante-cinq ans, M. Aladel n'étant plus, cette bonne fille se sentit pressée de confier le dépôt qu'elle avait reçu de la sainte Vierge à un de ses supérieurs qui pût s'en servir pour ranimer la dévotion et la reconnaissance envers Marie. Lorsqu'elle l'eut fait, son âme fut comme allégée ; désormais elle pouvait mourir tranquille.

La supérieure admise à ses confidences, pour réaliser un des plus chers désirs de sa vénérable compagne, voulut faire exécuter une statue de l'Immaculée Marie tenant le globe. Interrogée s'il fallait mettre le serpent sous ses pieds. — « Oui, répondit-elle, il y avait un serpent d'une couleur verdâtre, avec des taches jaunes. » Elle recommanda aussi que le globe posé dans les mains de la Vierge fût surmonté d'une petite croix ; que ses traits ne fussent ni trop jeunes, ni trop souriants, mais d'une gravité mêlée de tristesse qui disparaissait, durant la vision, ajoute la sœur, lorsque le visage s'illuminait des clartés radieuses de l'amour, surtout à l'instant de sa prière.

L'essai réussit assez bien, néanmoins la teinte des vêtements, la clarté céleste du visage, les rayons restaient toujours une impossibilité pour l'art ; aussi, tout en se déclarant satisfaite, l'expression, le ton de la bonne sœur révélaient assez l'impuissance des efforts humains à retracer son céleste modèle.

Une pièce assez curieuse atteste que M. Aladel avait vainement tenté le même essai trente-cinq ans plus tôt : c'est un dessin, petit format (1), qui reproduit la vision de la Vierge Immaculée tenant le globe, etc..... telle que l'a décrite sœur Catherine. On a conservé la note portant les indications données par M. Aladel, exactement conformes à celles de la sœur. Mais M. Aladel, peu satisfait de cette tentative qui n'exprimait que confusément l'ensemble de l'apparition et son cachet particulier, s'en tint au modèle connu qui représente la sainte Vierge les bras étendus ; il y fit ajuster les rayons, symbole des grâces qui tombent de ses mains et l'invocation : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*, qui exprime si clairement la croyance à l'Immaculée Conception.

C'est sous cette forme que la vision du 27 novembre 1830 est devenue populaire dans le monde entier, et que la médaille mérita le surnom de *Miraculeuse*.

On peut le dire, en effet, rien n'égale les charmes, la grâce, l'expression de tendresse renfermés dans l'attitude de cette Vierge, abaissant avec bonté ses re-

(1) L'auteur de ce dessin est M. Letaille, éditeur d'imagerie religieuse.

gards et ses mains chargées de bienfaits, comme la mère qui invite son petit enfant à se jeter dans ses bras, ou bien encore presse le fils prodigue de se confier à sa médiation miséricordieuse.

Cette image de l'Immaculée, multipliée presque à l'infini, conserve une muette éloquence qui ne cesse de remuer les cœurs ; il est toujours vrai de dire que c'est la *Vierge miraculeuse*. Pour citer seulement les traits parvenus à notre connaissance : conversions, guérisons, protections merveilleuses obtenues depuis l'apparition jusqu'à nos jours, un in-folio serait insuffisant. On trouvera un grand nombre de ces récits édifiants dans l'édition complète de la *Médaille miraculeuse*.

L'Église n'a point approuvé jusqu'ici les révélations qui ont donné lieu à la Médaille miraculeuse. Une enquête canonique fut ouverte en 1836, par ordre de monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, pour en constater l'authenticité ; nous en conservons encore les procès-verbaux qui présentent un ensemble de preuves très-frappant. Mais pour des causes qui nous sont inconnues, il n'y eut point de jugement prononcé. Par respect pour les lois de l'Église qui ne permettent pas d'exposer publiquement à la vénération des fidèles des images de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et des saints sous des formes nouvelles non autorisées, on a hésité longtemps à représenter dans les lieux consacrés au culte divin la Vierge Immaculée avec les attributs que lui donne l'apparition de 1830. Heureusement, la prohibition n'existe plus aujourd'hui. En 1877, l'évêque de Port-Louis consulta le Saint-Siège pour savoir : 1° Si les

apparitions de la sainte Vierge dites de la Médaille miraculeuse, de la Salette et de Lourdes étaient approuvées canoniquement, et la réponse fut que ces faits ne sont ni *improuvés*, ni *approuvés*; 2° S'il est permis de représenter dans les églises l'image des dites apparitions avec les emblèmes qui les caractérisent; et la réponse fut affirmative, pourvu que ce soit du consentement de l'ordinaire. On peut donc sans témérité regarder ces faits comme authentiques et pour ce qui regarde la Médaille miraculeuse en particulier, il est permis de l'exposer dans les églises et chapelles publiques sous forme de statué ou de tableau.

Cette concession du Saint-Siège contribuera sans aucun doute à augmenter la gloire de la Vierge Immaculée et la dévotion de ses fidèles serviteurs.

O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.

EXTRAIT DU CATALOGUE

- Actes de la captivité et de la mort des B. P. Jésuites**, fusillés sous la Commune, par le P. de Ponlevoy, S. J. 1 vol. gr. in-8 jésus, orné de cinq portraits. 12 »
- Amour de N.-S. Jésus-Christ (de I^r)** par le P. Nepveu. In-32. » 50
- Année du Rosaire**, ou le Rosaire médité dans l'esprit des principaux temps de l'année liturgique, par le Noviciat du Saint-Rosaire de la Congrégation dominicaine de Sainte-Catherine de Sienne : ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Besançon. 1 vol. gr. in-18 de 800 pages. 3 50
- Apparition de la sainte Vierge à deux jeunes enfants des Batignolles**, et guérison miraculeuse de ces enfants. 1 vol in-18. » 70
- Appel à la réparation**. » 10
- A quoi servent les moines**, par Philarète Stans. » 50
- Art (I^r) d'arriver à Dieu**, par le P. Olivaint. » 50
- Art (I^r) d'être toujours content**, par le P. Sarasa, traduit par M. l'abbé Postel. In-18. » 50
- Art (I^r) de vivre cent ans**, par le docteur Ensenada 1 vol. in-12 2 »
- A travers les ruines de Paris**, impressions d'un Parisien à sa rentrée dans la capitale après la chute de la Commune. Brochure in-18. » 60
- Bibliothèque des Prédicateurs du P. Houdry (Ia)**, S. J., complètement revue et améliorée dans la disposition des matières, par M. l'abbé V. Postel, vicaire général d'Alger. 18 vol. gr. in-8. Prix net. 108 »
- Bon Ange de la première communion (Ie)** par Mgr Postel. 1 très fort volume in-12, 5^e édition. 4 »
- Chemin (Ie) de la perfection chrétienne**, montré et applani par saint François de Sales. 2^e édition revue par un Père de la Compagnie de Jésus, 1 vol. in-12 2 50
- Élévations au Cœur de Jésus**, par le R. P. Doyotte, de la Compagnie de Jésus. 5^e édition, 1 vol. in-32. 1 75
- Esprit et pratique de la dévotion au Sacré-Cœur**, par l'abbé Boulanger. In-18. 1 »

- Histoire anecdotique illustrée de la guerre de 1870-71, du Siège de Paris et de la Commune**, par le vicomte de La Vausserie. 1 vol in-4°, orné de 110 gravures 7 »
- Histoire de la vénérable Marie-Christine de Savoie**, reine de Naples, mère de S. M. François II, morte en odeur de sainteté en 1846, par M. l'abbé Postel. 1 vol. in-12 1 40
- Histoire du culte de sainte Philomène**, par M. l'abbé Petit 2 »
- Indications pour les voyageurs se dirigeant vers le Paradis**. Petite carte très recherchée par les personnes pieuses et les communautés.
Prix franco : 12 exemplaires. » 50
 — 100 exemplaires 4 »
- Jésuites (les)**, par Collin de Plancy. In-12. 2 »
- Journal d'un aumônier militaire**, pendant la campagne de l'armée de la Loire, par M. l'abbé de Beuvron, premier aumônier du Val-de-Grâce. 1 vol. in-12 1 »
- Madame la comtesse de Choiseul d'Aillecourt**. 1 vol. in-18 » 75
- Maison Blanche (la)**, par Émile Florange. 1 vol. 2 »
- Manières de voir de Nicolas Tranquille au sujet de la religion (les)**. In-32 » 50
- Martyrs de Picpus (les)**, par le P. Perdereau, 4^e édition, 1 vol. in-12 3 »
- Martyrs en Angleterre (les)**, au dix-septième siècle, par M. l'abbé Destombes. 1 vol. in-18. » 25
- Médaille miraculeuse (la)**, son origine, son histoire, précédée de la *Biographie de la sœur Catherine Labouré*, par M. Aladel, prêtre de la Mission. Édition populaire » 50
- Mémoires du P. de Bengy, S. J.** 1 vol. in-12 1 75
- Moines et prêtres**, par Philarète Stans, 4^e édition. 1 vol in-12 2 »
- Mystères de la première communion à Paris (les)**, par l'abbé Delmas, vicaire de Saint-Ambroise. 1 vol. in-12, 2^e édition revue et augmentée 2 »
- Mystères du Rosaire**. In-32 » 10

Neuilly sous la Commune , détails curieux et dramatiques, recueillis par les prêtres de Sainte-Croix, témoins oculaires. 1 vol. in-12	1 25
Notre-Dame-du-Pont-Main , par Mgr Postel, 1 fort vol. in-12	3 50
Ouvrages de M. l'abbé Baunard , auteur de la vie de madame Barat :	
<i>Aléna de Forst</i> , in-18	» 50
<i>Pénitent de Châteauneuf (le)</i> . In-18	» 50
<i>Romaine de Todi</i> , épisode du quatrième siècle. In-18.	» 50
<i>Roseline de Villeneuve</i> . In-18	» 50
<i>Madame la comtesse de Choiseul-d'Aillecourt</i> . 1 volume in-18	» 75
Paillettes d'or (les) 4 séries. Chaque série	» 60
<i>NOTA.</i> — On trouve également à la librairie le <i>Livre de Piété de la Jeune fille</i> , et tous les autres ouvrages de l'auteur des <i>Paillettes</i> ,	
Paul Seigneret , séminariste de Saint-Sulpice, fusillé à Belleville, le 26 mai 1871. Notice et Lettres. 4 ^e édition, ornée d'un portrait	3 »
Pensée de saint Ignace (une) , pour chaque jour de l'année. In-32	» 60
— de sainte Thérèse. In-32.	» 60
— de saint Vincent de Paul. In-32.	» 60
— de saint François d'Assise. In-32.	» 60
— de saint Alph. de Liguori. In-32.	» 60
— de saint François de Sales. In-32.	» 60
— des saints Dominicains. In-32	» 60
Perfection chrétienne (la) selon saint François de Sales. In-32.	» 20
Perles et Marguerites de la B. Marguerite-Marie Alacoque ou Révélations de la B. Marguerite-Marie, par M. l'abbé A. Salmon. In-18.	» 40
Petit mois du saint et immaculé <i>Cœur de Marie</i> , précédé d'une lettre du R. P. Doyotte S. J. In-32.	» 30
R. P. (le) Pierre Olivaint , de la Compagnie de Jésus, sa vie, ses œuvres et son martyre, par M. Châtillon. 1 vol in-12, avec portrait	3 »
Prêtre et la Commune de Paris en 1871 (un) , récits historiques, par M. l'abbé Delmas, vicaire à Saint-Ambroise. 1 vol. in-12.	2 »

- Sacrement de Pénitence (le)**, facilité aux enfants, par l'abbé Laffineur. In-18. » 15
- Saint Michel et les saints Anges**, par M. l'abbé Soyer. 1 vol. in-12. 3 »
- Terribles punitions** des profanateurs scandaleux du dimanche, démontrées par cent traits récents, par le R. P. Huguet. In-18. » 50
- Vie de M. l'abbé Dufriche-Desgenettes**, curé de Notre-Dame-des-Victoires, et fondateur de l'Archiconfrérie. 1 vol. in-32 » 50
- Vie de saint Joseph**, d'après Catherine Émmerich, par M. Fouet, curé de Routot. 1 vol. in-12 . . . 3 »
- Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ**, racontée aux enfants, par Marie Estève 1 50
- Vie du serviteur de Dieu J.-M.-B. Vianney, curé d'Ars**. 1 vol in-12. 1 25
- Vie des saintes Agathe, Lucie, Agnès et Cécile**; par un aumônier du Sacré-Cœur. 1 vol. in-18. Prix : 60 c., cartonnage en noir, 80 c.; en toile, avec titre doré. 1 »
- Vie des Saints**, par le R. P. Giry. 4 vol. in-12. . 12 »

AVIS IMPORTANT

La maison se charge de procurer DE SUITE, à DOMICILE, et au MÊME PRIX que l'éditeur, tous les ouvrages qu'on veut bien lui demander.

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

1908

